FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRE
Montréal, 15 septembre 1888

L'EXPIATION

TROISIÈME PARTIE

VI.—COMÉDIE

Qui donc ? articula l'ancien intendant d'une voix sourde.

Ils restèrent face à face, s'observant.

—Oh ! tu le sais aussi bien que moi, j'en mettrais la main au feu.

—Prends garde de ne pas m'exaspérer.

Juan Antonio répondit par un éclat de rire.

—Prendre garde ! Assurément ! C'est bien ce que je fais. Ne te l'ai-je pas dit, il y a un instant ?

Pablo s'était avancé vers son fils, la main levée.

Juan recula instinctivement. Il était tout pâle, mais, cachant ses sentiments sous un nouveau sourire, cette fois plein d'aigreur.

—Tu entends d'une façon singulière, dit-il, l'alliance qui devrait nous unir partout et toujours. Un homme comme toi devrait me savoir gré de la logique de ma conduite.

Puis, croisant ses bras sur sa poitrine :

—Il est inutile d'insister davantage. J'ai ces papiers, je les garde. Si tu t'obstines à vouloir les reprendre, je les remettrai à sir Richard Stone qui les conservera pour moi.

VII.—PERPLEXITÉS

Retiré dans son appartement où personne ne venait jamais troubler sa solitude, sir Richard Stone, assis sur un canapé, se livrait à une profonde méditation. Quelques moments auparavant, il avait eu avec Virgenie un long entretien au sujet du prochain mariage d'Horace et lui avait déclaré qu'aussitôt cette union célébrée, il retournerait en Amérique où il voulait finir ses jours Virginie lui avait répondu qu'elle ne le quitterait point, et quelque objection qu'il eût faite à cette résolution elle y avait persisté. Pour dérober son émotion aux regards de la jeune fille, il s'était réfugié dans sa bibliothèque. Maintenant qu'il était seul, il se laissait aller à ses réflexions sans crainte d'être surpris par des témoins. Il n'avait pas besoin, dans cette retraite à l'abri de tous les regards, d'essuyer les larmes qui s'échappaient de ses yeux. La porte était fermée et la targette poussée, il était sûr de ne pas être dérangé.

Les idées tourbillonnaient dans son cerveau. Ce n'était pas sans un brisement de cœur qu'il avait pris le parti de rentrer dans sa demeure d'Erié-City, après une si longue absence. Depuis seize ans qu'il vivait avec Horace et Virginie, il avait été, en dépit de son esprit positif, bercé par l'illusion. Il s'était habitué à ce nom de père que les deux jeunes gens n'avaient cessé de lui donner. Tout à coup cette joie venait d'être traversée par un événement qu'il ne pouvait songer à conjurer puisqu'il y trouvait la réalisation du plus ardent de ses désirs.

Un matin, l'avant veille du jour où nous le trouvons plongé dans sa rêverie, don Tobias, le juif que nous avons déjà rencontré chez le docteur Monterey, était venu frapper à sa porte.

—Vous m'avez demandé, mylord, dit le personnage que les rédacteurs de la *Prensa Nacional* appelaient tour à tour Rothschild ou Shylock suivant les circonstances, vous m'avez demandé de rechercher quel est le fils de famille qui, appartenant à la haute noblesse d'Espagne, a voyagé en Amérique et principalement dans le nord des Etats-Unis, il y a une trentaine d'années, et y a mené une vie désordonnée partagée entre la débauche et le jeu. Je me suis si bien préoccupé de votre désir que je me suis fait, depuis notre dernière entrevue, une règle de poser la question à tous ceux que je connais. Le hasard n'a pas tardé à me servir de souhait. Ce matin même, un de ces jeunes gens dont la spécialité est de dévorer l'héritage paternel avant d'en être les possesseurs légitimes, m'a avoué que son père avait longtemps habité Erié-City en Pensylvanie.

Rosita lisait sur le visage de sa jeune maîtresse la tristesse qui l'accablait.—(Voir page 46, col. 3.)

—Erié-City ! s'exclama sir Richard en faisant un soubresaut.

—C'est bien la ville qu'il a désignée.

—Et quel est le nom de ce jeune homme ?

—Don Juan-Antonio Garcia.

—Et celui de son père ?

—Pablo.

—Que font-ils l'un et l'autre ?

—Le fils est employé dans les bureaux du ministère ; le père est propriétaire, rentier, spéculateur à la Bourse.

—Connaissez-vous ce Pablo Garcia ?

Don Tobias détailla le portrait de l'ancien intendant du duc. Sir Richard réfléchit longtemps, puis, d'un air impassible, il se leva et alla prendre dans le tiroir d'un secrétaire un coffret qu'il enleva et posa sur la table.

—Pourriez-vous, demanda-t-il, vous procurer quelques lignes de l'écriture de don Pablo et aussi de celle de son ancien maître, le duc de Balboa, que vous venez de me nommer ?

—J'ai devancé votre désir, mylord, fit le juif. Il n'y a rien de tel pour constater l'identité des gens que leur écriture. Voici deux pièces que don Juan m'a remises ou plutôt que je lui ai achetées contre beaux douros sonnants. L'une est une carte de visite où don Alexandre a tracé deux phrases de sa main. L'autre est une lettre de don Pablo, plus longue et par conséquent plus utile.

Le quaker prit les deux papiers, les considéra sans prononcer une parole ; puis, ouvrant le coffret, en retira une liasse dont il défit flegmatiquement le cordon. Il étala sur la table quelques documents jaunis par le temps, mit en regard la carte et la lettre que venait de lui donner le juif, et se livra à un travail minutieux d'examen. Quoiqu'il ne donnât aucun signed émotion, le légertremblement de sa main et la flamme de ses yeux trahissaient ses pensées.

—Ah ! murmura-t-il, si j'étais enfin arrivé au but !

Le juif, en homme qui sait son métier, se tenait, à quelque distance, attendant qu'on l'interrogeât.

—Et c'est tout ce que vous avez pu apprendre ? questionna sir Richard sèchement.

—Tout ou presque tout. J'ai essayé de faire parler don Pablo à la Bourse, mais je n'ai pu arracher de lui que deux ou trois mots vagues....

—Et ces mots.

—Se réduisent à peu de chose. Le duc de Balboa, qui n'était qu'un cadet sans fortune avant d'avoir recueilli l'immense succession de son frère, a voyagé en Amérique, il y a plus de trente ans.

—Et qu'y a-t-il fait ?

—Je l'ignore. Don Pablo est resté là-dessus muet comme un poisson en dépit de mon habileté. Heureusement, j'ai une autre corde à mon arc.

—Laquelle ?

—Mais je ne puis la faire vibrer si vous n'êtes disposé à subir des sacrifices qui pourraient dépasser vos intentions, mylord. Juan Antonio est un de ces bourreaux d'argent dont les mains sont toujours prêtes à recevoir l'or qu'on veut y mettre sans regarder à son aloi. Il doit posséder les secrets de son père. J'ai idée qu'il ne serait pas impossible de lui délier la langue. Mais encore faut-il que j'aie carte blanche.

Sir Richard eut un mouvement de répulsion. Ce marchandage d'une conscience, quelque vanale qu'elle pût être, lui répugnait. Cependant il se contint.

Dans la même journée, don Tobias eut au café Armina un long entretien secret avec Juan Antonio. Le lendemain, la copie de la correspondance du duc avec l'ancien associé de sir Richard était entre les mains de ce dernier.

Désormais le doute n'était plus possible pour le quaker. Il avait d'une part des témoignages irrécusables de l'identité de Pablo Garcia, de l'autre des preuves accablantes de la complicité de don Alexandre avec ce scélérat. Pour accomplir sa vengeance si longtemps attendue, il n'avait plus qu'à les dénoncer l'un et l'autre à la justice.